HISTOIRE

TRAGIQVE ET MEMORABLE, DE PIERRE DE GAVERSTON Gentil-homme gaſcon iadis le mignon d'Edoüard 2. Roy d'Angleterre, tirée des Chroniques de Thomas Valſinghan, & tournée de Latin en François.

1588

Dediée à Monſeigneur le Duc d'Eſpernon.

M. D. LXXXVIII.



ANAGRAMME.

Pierre de Gauerston

Periure de Nogarets.

QVATRAIN.

Gauerston meit en souffrance,
L'Angleterre par ses rets:
Ainsi fais-tu de la France,
PERIVRE DE NOGARETS.

Ex Baleo.

Thomas Valsinghan, Anglus, Monachus Benedictinus, congessit ex aliorum historiis, de rebus gestis Anglorum lib. 1. Historiam breuiorem, lib. 1. Auctuarium polychronici, lib. 1. Acta regis Henrici 6. lib. 1. Claruit anno 1440.



A TRES-HAVT ET TRES-PVISSANT, IEAN LOVYS DE Nogaret, Seigneur de Fontenay en Brie, Duc d'Espernon, Cheualier des deux Ordres, Colonnel de l'Infanterie Françoise, Admiral de France, Gouuerneur des païs de Prouence & Normandie, & des villes de Mets en Lorraine & Boulogne en Picardie, Maistre des Finances du Roy, &c.

MONSIEVR, *ces iours passez m'ayant esté communiqué par vn Gentil-homme Escossois, vn historien Anglois, nommé Thomas Valsinghan, qui viuoit il y a cent cinquante ans, ie tombay fortuitement sur la vie de* PIERRE DE GAVERSTON, *qui fut iadis de vostre pays de Gascogne, & autant aymé & fauorit du Roy Edoüard 2. d'Angleterre, que vous pouuez estre de Henry 3. Roy de France, & qui couroit mesme fortune que vous faictes maintenant. Ie pensay incontinent en moymesme, que*

pour me faire cognoistre a vous , comme i'ay souuent desiré, ie ne pouuois mieux faire, que de traduire ceste petite histoire de Latin en François, & luy faire veoir la lumiere soubs l'authorité de vostre nom, m'asseurant que oultre le singulier plaisir que vous y prendrez, elle en sera mieux recueillie de ceux qui se delectent a l'histoire. Car comme vous pourrez veoir en la lisant, le pays, les parens, le naturel, les conseils, les ruses & artifices, la fortune & le progrez des actions de ce PIERRE DE GAVERSTON, *symbolisent entierement auec les vostres. Il ne vous reste que la fin que nous croyons estre semblable. Car c'est vne chose ordinaire que tous ceux qui ont abusé de la faueur des Roys, au preiudice & detriment du pauure peuple, comme Gauerston & vous auez faict, reçoiuent tousiours vne fin funeste & honteuse, pour vn guerdon de leurs forfaicts. Tesmoins en peuuent estre, vn Aman soubs le Roy Assuere, vn Seianus, soubs l'Empereur Tybere, vn Vetronius Turinus soubs Alexãdre Seuere, vn Pierre de la Breche, soubs Philippes le Hardy, & plusieurs autres dont les histoires ne sont que trop farcies. Chose qui vous deburoit contenir aux bornes de vostre deuoir, & faire penser a vous de bonne heure, sans plus vous confier en*

ce Demon, lequel autrement, quoy que vous attendiez, vous donnera du croc en iambe. Ie trouue außi qu'il y a grande conformité de vostre surnom a celuy de Gauerston, cõbien que au son & à la prononciation ils soyent grandemẽt differents. Car en l'Anagramme de PIERRE DE GAVERSTON, *il se trouue,* PERIVRE DE NOGARETS, *deuise qui vous conuient fort, & qui est merueilleusement bien appropriée à vous, qui contre la foy que vous deuez à Dieu & à l'Eglise, au Roy & au public, supportez & fauorisez les Heretiques,* Politiques *& Atheistes, desquels mesmes vous vous rendez le protecteur & moyenneur: vous estés cause par vostre auarice & ambition insatiable, que le Roy est en mauuais predicament auec ses subiects, & les subiects miserablement opprimez. Ie sçay biẽ que vous voudrez contreroller cest Anagramme, de ce qu'il y a vne lettre superflue & redondante, sçauoir est, S, qui vient apres vostre surnõ, & que en telles Anagrammatifications, le deffaut ou redondance d'vne seule lettre, fait que l'on ne doit s'arrester a ce qui en resulte. Mais ie respons soubs correction, que par vne diuine prouidence, ceste lettre n'est icy otieuse, mais sert de beaucoup. Car comme elle suit vostre surnom & imme-*

diatement le, T, marque de la potence: außi elle figure le cordeau qui vous suit, ou que vous traisnez apres vous, pour le salaire de voz insolences. Passons plus outre PIERRE DE GAVERSTON *estoit Gascon & fils d'vn Gentilhomme Gascon, homme de bien & de merite: on en peut dire autãt de vous, & que vous auez eu vn pere vaillant & vertueux, qui est la plus belle plume de vostre aisle. Mais comme* GAVERSTON *par sa mauuaise vie, obscurcit la gloire de son pere, pour n'en auoir suiuy l'exemple: außi auez vous ainsi fait.* GAVERSTON *ayant vne fois occupé tous les cabinets des bonnes graces de son Roy, ou a mieux dire l'ayant infatué & ensorcelé, feist en sorte que autre que luy n'en pouuoit approcher, faisant disgratier & esloigner de la Court tous les Princes qui y estoient auparauant bien venus. Si vous voulez nier que n'ayez fait de mesme, vous serez seul qui deffendrez ceste negatiue, & quand il n'y auroit point de preuue, les parois & murailles des oratoires que vous auez faict faire au l'Ouure, afin que fußiez logé seul pres du Roy, pour mieux enfiler vos affaires, le iustifieront assez.* GAVERSTON *comme vous verrez, faisoit semblant d'aymer son maistre, mais le temps qui descouure tout, monstra assez que le*

galand aymoit encor mieux ſes Threſors & Finances deſquels il trafiquoit auec les eſtrangers. On peut dire de vous, que vous n'auez iamais aymé & n'aymez encor à preſent, l'honneur ny le bien du Roy voſtre maiſtre, ains ſeulement voſtre profit particulier, en luy donnant occaſion & conſeil pour contenter voſtre auarice, de prendre & exiger ſur ſon Clergé & ſur ſon pauure peuple, plus que la Loy & la raiſon ne le permet. Si vous euſsiez ſuiuy l'exemple de ce bõ & fidelle ſeruiteur de Roy, l'Admiral d'Anebault, à la charge duquel & non pas aux merites vous auez ſuccedé, il vous fuſt beaucoup mieux qu'il n'eſt, vous ſeriez en plus grand repos, & ſeroit voſtre condition beaucoup plus ferme qu'elle n'eſt, & ſans enuie. Ce bon Seigneur ayant autant faict de ſeruices au Roy François premier, que iamais homme feiſt, tant s'en faut qu'il pillaſt les deniers de ſon Maiſtre, ou qu'il l'importunaſt à luy faire du bien, que le Roy luy ayant aſsigné cent mil liures en recognoiſſance de ſes ſeruices, les refuſa & ne les voulut prendre, diſant, qu'il n'apartient à vn ſubiect de demander ny prendre riẽ de ſon Roy, que premierement il ne le voye acquité de ſes debtes. Propos bien dit, & digne d'eſtre engraué ſur toutes les portes du Louure. Car depuis ie

ne sçay quel temps que telles sangsues de mignõs comme vous, ont enchanté nos Roys, leurs liberalitez ou pour mieux dire, leurs effrenées prodigalitez n'ont esté autre chose, que la foule & oppreßion des pauures subiects du Royaume. GAVERSTON *abusant des graces & faueurs de son Prince, & ne sçachant tenir la bride à sa fortune, estoit si insolent, qu'il ny auoit Prince ny Seigneur, qui ne fust moqué ou braué par luy. Ie ne sçay ce qui est de vous, pour ce chef, pour n'auoir pas hanté la Court, mais si dit on que vos deportemens sont semblables, & ny a eu petit ny grand en Court a qui vous n'ayez fait quelque escorne. En vne chose ie cognois que nostre France est plus miserable, que n'estoit pour lors l'Angleterre, qui ne manquoit de Princes courageux, qui contraignirent le Roy Edouard, quoy qu'il aymast son* GAVERSTON, *de l'enuoyer plusieurs fois en exil. Noz Princes n'ont pas encor eu ce courage, de demander a nostre Roy que fußiez chassé de la France, qui estes la seule cause de la combustion & desordre qui y est. Mais il faudra en fin que la neceßité les y pousse, puis que vostre orgueil & ambition insupportable, croissent tousiours de plus en plus. Et Dieu vueille que ne soyez comme* GAVERSTON, *cause d'vne guerre entre le Roy*

& noz

& nos Princes. En toute la vie de GAVERSTON, *nous ne voyõs qu'il aye fait chose digne de loüange. Nous ne sçauons ce que vous ferez à l'aduenir, mais d'vne chose sommes nous asseurez, que si ne faictes mieux que vous auez fait le passé, il ne faudra aucun papier pour articuler vos beaux faicts. Car quand à ce gros & espés Aduocat, qui vous loüa en plein Parlement de Paris, quand vous fustes reçeu Admiral, que vous estiez le piuot de la France (il deuoit dire le pillart) & que vos actions seruiroient a la posterité, comme d'vn champ Marathonien, pour y exercer la ieunesse: En bonne foy, il y acquist autant d'honneur, que feroit celuy qui peindroit, la teste d'vn homme auec le corps d'vn asne ou d'vn cheual. Vrayement la France seroit mal appuyée, d'estre tournée sur vn piuot, qui est tout pourry par vn bout. Mon Dieu quel champ Marathonien! Et quel exercice de ieunesse! Qu'elle escolle pour apprendre à former des pestes de Republiques! Quel exemple & patron à la posterité! Nous nous contentons prou de vous, & desirerions que fusiez phœnix ou vnique indiuidu en ceste espece de mignon, puisque vous seul estes assez bastant, pour perdre & renuerser toutes les Monarchies qui sont soubs la voute du ciel. Mais quoy? Quand*

il n'y a aucun subiect de dire bien d'vn homme, on est contraint ou de mentir, ou de demeurer court. Comme il est arriué depuis quelques iours à deux Aduocats du Parlement de Roüē, lors que fustes reçeu Gouuerneur de Normandie. Car l'vn d'iceux pensant ouurir la bouche pour parler de vous, demeura tout muet, & l'autre peu apres le commencement de son panegyric, se trouua si confus, qu'il ne peut onc reprendre le premier fil de son propos. GAVERSTON *pour mieux asseurer sa fortune, prit alliance (par le conseil qui en fut donné au Roy) en l'vne des plus grandes maisons d'Angleterre, mais il experimenta par apres, que ce qui maintient l'homme en sa grandeur, n'est ny la force, ny les richesses, ny les grandes alliances, ains vne seule modestie, vne amitié & bienueillance d'vn chacun contractée de longue main. Vous auez suiuy ceste peste, mais le singe demeurant tousiours singe, c'est à dire, Espernon persistant tousiours en mesme orgueil, n'a peu par l'alliance qu'il a prise en ceste grande maison, rien aduancer pour se conseruer en tant de beaux Offices & Estats, qu'il sera parauenture bien tost contraint de vomir, pour estre morceaux trop difficiles à digerer, à luy qui a l'estomac trop foible. Ie ne veux pas icy pour-*

ſuyure tout ce qui ſe pourroit dire par comparaiſon de vous deux, parce que ce ſeroit choſe ſuperflue, & craindrois que ceſte epiſtre ne fuſt plus longue que l'hiſtoire. Ie diray ſeulement pour la fin, que comme apres la mort de GAVERSTON, *tout fut pacifié en Angleterre, le Roy ſe reconcilia auec ſes Princes, & Barõs, & s'accommoda auec eux, il feit bon meſnage auec la Royne ſa femme, & eut vn fils qui luy ſucceda, la naiſſance duquel luy feiſt perdre la memoire de ſon mignon. Auſsi nous en deſirõs & eſperons autant, quand il plaira à Dieu, vous chaſſer comme vn proditeur de la patrie de ce Royaume, ou bien (de peur que ne retourniez comme feiſt* GAVERSTON) *de vous oſter du tout de ce monde. Ie le prie de bon cœur, qu'il vous vueille amender cependant, & vous faire la grace de bien recognoiſtre voz fautes. Du Haure de grace, ou nous vous attendions en grand deuotion, ce 16. May 1588.*

Voſtre bien affectionné ſeruiteur.

P. H. D. T.

SONET
AV ROY.

SIRE chacun cognoist nostre necessité,
Mais de vous secourir nous n'auons la puissance:
Car si de vostre part estes en indigence,
Vostre peuple est reduit du tout à pauureté.

Tout ce que nous pouuons pour vostre Majesté,
Est, vous donner conseil en nostre conscience,
Que vostre fauory vous faciez Roy de France,
Et soyez son amy tel qu'il vous a esté.

Vous changerez de chance & serez fait semblable,
Mis dessus puis dessoubs à l'orloge de sable,
Qui remplit le dessus en le mettant dessoubs.

Vous reprendrez l'Estat, les biens, & les richesses,
Que vous auez perdu, par voz grandes largesses,
Et sans necessité serez & vous & nous.



HISTOIRE TRAGIQVE DE PIERRE DE GAVERSTON.

PIERRE DE GAVERSTON, homme autant ſuperbe, ambitieux & turbulent que la terre porta iamais, fut fils d'vn Gentil-homme Gaſcon, lequel fut bien aymé du Roy d'Angleterre Edoüard premier, tant pour ſa vertu & valeur, que pour les beaux exploicts de guerre & bons ſeruices qu'ils luy auoit faicts. En conſideration & recognoiſsãce deſquels, il feiſt nourrir & eſleuer PIERRE DE GAVERSTON encores ieune enfant, auec le petit Edoüard ſon fils. Ce ieune Prince ſ'adonna tellement à aymer Pierre, qu'il ne tenoit cõp-

te des enfans des Princes & grands Seigneurs:&ne vouloit estre seruy d'autre que de luy. Et fut tellement ensorcelé de son amour qu'il n'en peut estre aucunement separé ny diuerty iusqu'à la mort, au moins d'esprit & de volonté. Quand a GAVERSTON combien qu'il feist bonne mine & belle contenance d'aymer reciproquement ce ieune Prince, il aymoit toutesfois plus les presens qu'il en receuoit, tyrant pardeuers soy tous les thresors & ioyaux pretieux qui deuoyent appartenir au fils du Roy: lesquels il enuoyoit aux marchāds d'outremer, pour les faire profiter à son aduantage. Comme l'aage creut à GAVERSTON la malice creut quant & quant, & se rendit en fin si insupportable à tout le monde, que pour les plaintes qui

ſe faiſoyent de luy & de ſa vie, le Roy fut contraint par l'aduis commun des plus grands, de le chaſſer hors d'Angleterre. C'eſt Edoüard ſurnommé le bon Roy, apres auoir regné trente cinq ans, ſe ſentant proche de ſa fin, enuoya querir ſon fils, pour receuoir ſa benediction & entendre de luy ſa derniere volonté. Auquel entre autres choſes il luy recommanda & commanda ſur peine d'encourir ſa malediction, qu'il ſe gardaſt de reuoquer d'exil ledict de GAVERSTON, qui auoit eſté chaſſé du Royaume, par la ſentence des Seigneurs du pays: ſi ce n'eſtoit que tous fuſſent d'accord de ceſte reuocation. Car ce bon vieillard cognoiſſoit, combien il eſtoit important pour le bien de ſon fils & du Royaume, que ceſte peſte ne retournaſt en

Court. En secõd lieu il luy feit entẽdre, cõme il auoit pris la Croix, pour aller en personne en la terre saincte, defendre les Chrestiens contre la violence des infideles.
„ Or puis que ie n'ay eu le moyen
„ (dit-il) de faire ce voyage & de mac-
„ quiter de mon vœu, voyla trente
„ deux mille marcz d'argent, que i'ay
„ destinéz pour y enuoyer cent qua-
„ rante hommes d'armes, auec tout
„ leur train, qui y porteront auec eux
„ mon cœur, que ie desire y estre en-
„ terré. Et cela faict i'espere en mon
„ Dieu, que toutes choses leur succe-
„ deront heureusement. Ie vous re-
„ cõmande donc cest affaire & vous
„ commande de la puissance pater-
„ nelle que i'ay sur vous, (mon fils) &
„ sur peine d'encourir ma maledi-
„ ction que vous deuez grandement
„ redoubter, que vous n'ẽployez ny
d'espendiez

despédiez ceſt argẽt, en autre vſa-
ge. Et ſi vous faictes autremẽt, vous ”
ſerez le plus mal-heureux Roy de ”
la terre. Le Roy eſtant decedé, ”
Edoüard ſon fils ne ſe ſoucia des
propos que luy auoit tenu ſon pe-
re & n'executa aucun de ſes com-
mandemens : car contre l'opinion
& volonté de tous les Princes &
Seigneurs, il reuoqua PIERRE
DE GAVERSTON, lequel tout
auſſi toſt il feit Cheualier, & luy
donna les trente deux mil marcs
d'argent, que ſon pere auoit dediez
à ſecourir la terre ſaincte. Depuis
ce GAVERSTON eut le cœur ſi
enflé, & deuint ſi inſolẽt, qu'il bra-
uoit tout le monde & ſe moquoit
des grands Seigneurs du pays, ap-
pellant le Comte de Lancaſtre ba-
din, le Comte de Pembroc, Ioſeph
le Iuif, pource qu'il eſtoit palle &

long: & le Cõte de VVaruic, chien noir. Et ainsi faisoit-il à tous les autres, iusques à ce qu'ayant eu la teste tranchée, il montra par vne fin si miserable, qu'il ne faut qu'vn tel petit compagnon se ioüe ainsi & se mocque des grãds Seigneurs, au lieu de les honorer & respecter. Estant donc GAVERSTON reuoqué comme dit est, outre l'argent destiné pour le voyage d'outremer, Edoüard le ieune luy donna encores, le Conté de Cornubie & l'Isle de Man, principale piece & appartenance de la Couronne, sans en prendre l'aduis de pas vn des Princes & Seigneurs du pays. Il feit encores plus. Car se deliberant de passer en France pour espouser Madame Isabeau fille du Roy Philippes le Bel, il luy laissa le Gouuernement & administration de tout le

Royaume, qui apporta vn grand
despit & mal contentement à tous
les Seigneurs du pays. Les nopces
faictes & celebrées à Boulogne,
auec toute la magnificence qu'on
eust sçeu desirer, & ausquelles assi-
sterent, le Roy de France, le Roy
d'Angleterre son fils, & le Roy de
Sicille, Edoüard repasse en Angle-
terre auec sa nouuelle espouse. Et
lors les Princes & grands Seigneurs
viennent au deuant, & s'estudient
à l'enuy l'vn de l'autre, qui leur fe-
roit plus grand honneur. Entre les
autres se vient presenter GAVER-
STON, qui fut le mieux reçeu, plus
caressé, & regardé de meilleur œil
que pas vn. Chose qui redoubla à
ces Seigneurs, l'enuie qu'ils auoyẽt
ja conceüe cõtre ce petit mignon,
se reseruant d'en auoir la raison en
autre temps. Or le iour sainct Ma-

thias que le Roy & la Royne deuoient estre couronnez, les Comtes & Barons d'Angleterre, traictérét ensemble des affaires de l'Estat, & requirent au Roy que GAVERSTON fust chassé du Royaume. A quoy le Roy ne voulant consentir, se deliberét d'empescher son couronnement. Ce que craignant, le leur promit & iura de bonne foy, qu'il feroit tout ce qu'ils voudroiét au prochain Parlement qui se tiendroit. Le Roy & la Royne furent donc courõnez à VVestmoustier, auec vne grande solennité & magnificence, ou assisterent Charles & Louys Comtes, & Oncles de la Royne, Ieanne Duchesse de Brabãt, le Comte de Sauoye & plusieurs autres Seigneurs. Or entre autres belles ceremonies qui s'obseruent au couronnement des Roys, l'vne

est, que le Calice & platainе de S. Edoüard, sont portez par le Chancelier s'il est d'Eglise : & la couronne & les autres ornemens Royaux, par les Seigneurs selon leur rang & dignité. Le Roy s'estant persuadé, qu'il n'auoit homme de plus grãd merite, que son mignon, luy feist porter la couronne quoy qu'il eust les mains souillees, & aux Cõtes & barons, la croix, la verge, les espe- rons & les espees, dont à bon droit tout le clergé & le peuple en furẽt grandement indignez.

Cela faisoit leuer les cornes à GAVERSTON, & augmentoit son insolence de plus en plus. Tellement que ayant le iour de ce couronnement fait crier vn tournoy à Vualingfort, pres le Chasteau, il y assembla de toutes parts, grande cheualerie, & feist fouler indignemẽt

aux piedz de ſon cheual, les principaux Seigneurs du pays, qui venoyent contre luy. Entre leſquels eſtoyent, Thomas Comte de Lancaſtre, Humfroy Comte de Herford, Emery Comte de Pembroc, & Iean Comte de Varanne, qui eſtoyent preſque tous les principaux du Royaume. Leſquels portans fort impatiemment l'arrogãce de GAVERSTON & l'iniure qu'ils auoyent receüe, cherchoyẽt de iour en iour les moyens de le ruyner. Tellemẽt que en l'an 1310. & le ſecond du regne du ieune Edoüard, les plus grands & principaux du Royaume, conſiderans que le Roy eſtoit enſorcelé de l'amour de ceſt homme, qu'il ne faiſoit eſtat d'autre Conſeil & compagnie que de la ſienne, que toutes affaires du Royaume ſe vui-

doyẽt par l'aduis de ce mignon, & que rien ne passoit & ne s'expedioit, s'il ne parloit & s'il ne luy plaisoit, se trouuent grandement indignez & faschez: mais encores plus de ce que ce galland, aymoit plus l'argent que l'equité, les presens que la iustice, & qu'il faisoit enleuer les deniers qu'il auoit pillez & meschamment aquis, en ses fortes places, ou bien les énuoyoit aux marchans d'oultre-mer, pour les faire profiter comme dit est. Et ce qui augmentoit encores plus leur iuste courroux & douleur, estoit de se voir ainsi mesprisez brauez, & precedez aux dignitez & honneurs par ce Gascon, auquel il ne se pouuoit remarquer aucune apparence de vertu, ny de prudẽce qui le recommendast. Voyez vous (disoyent-ils l'vn à l'autre) comme,

„ nous perdons noſtre temps d'en-
„ durer d'auantage l'orgueil de ce
„ meſchant & pernicieux homme!
„ L'Eſtat s'ẽ va perdu s'il vit encores
„ gueres de temps. Il eſt donc de ne-
„ ceſſité d'en purger le pays & le fai-
„ re mourir, de peur que par l'autho-
„ rité du Roy dont il ſe ioüe, & la
„ puiſſance qu'il a il ne nous intro-
„ duiſe en ce Royaume des eſtrãgers,
„ qui ne violeront pas ſeulemẽt noz
„ belles Loix & bonnes couſtumes,
„ mais nous chaſſeront en fin de ce
„ pays. Ils demeurent tous fermes en
ce propos & reſolution, & en fin,
quoy que bien tard, ſelon la cou-
ſtume des Angloys, ſe voyans re-
duitz à vne grande neceſſité, s'en
viennent au Roy ſans faire bruit, &
le ſupplient humblement, qu'il
luy plaiſe deſormais traitter les af-
faires de ſon Royaume, qui auoyẽt
grand

grand besoin d'estre reglées, par le conseil de ses Barons, afin d'obuier aux dãgers eminẽs qui menaçoyent l'Estat. Cela leur fut accordé par le Roy, lequel à ces fins fait assembler son Parlement & y appella ceux qui auoyent de coustume y assister. En ce Parlement ils supplierent instammẽt sa Majesté, qu'il donnast plaine puissance & authorité aux Barons, de dresser des articles concernans le bien & vtilité tant de son seruice que de son Royaume, & de toute l'Eglise d'Angleterre. Le Roy s'apperceut aussi tost ou tendoit leur requeste, & se defia qu'ils vouloient demander la confirmation de la grand charte (qu'ils appellẽt) ou celle de la forest, ou bien (ce qu'il craignoit le plus) qu'ils voulussent ordonner que GAVER-

STON seroit banny du Royaume. Cela fut cause qu'il fut long temps à se resouldre & a rendre responſe a ceste requeste. Toutesfois vaincu par importunité, il se laissa aller en fin, & leur promist derechef, de maintenir & garder tout ce qu'ils ordonneroient. Ayant donc eu ce consentement du Roy, ils bastirent leur conseil de six Euesques & plusieurs du Clergé, assistez de personnages du tiers Estat, sages & bien aduisez pour dresser lesdicts articles. PIERRE DE GAVERSTON s'estant trouué en ce Parlement, ne rabat rien de son orgueil accoustumé, ains desdaignant les Barons selon sa façon ordinaire, desgorgea plusieurs propos iniurieux contre quelques vns, ce que toutesfois ils dissimulerẽt encores, esperãt tousiours que le temps leur ameneroit

quelque occasion d'en prendre la vengeance, cõme de toutes ses autres insolences. Ce qu'il ne pensoit que iamais il aduint tãt estoit aueuglé. L'année donc 1311. & le troisiesme du regne dudict Edoüard, il feit tenir le Parlement à Londres, ou se trouua toute la Noblesse du Royaume, & la furẽt representez au Roy, les articles dressez comme dit est, pour la reformation de l'Estat, lesquels les Barons requeroient instamment d'estre confirmez par sa Majesté, & seellez de son seau : & aussi qu'il prestast serment de les garder & obseruer inuiolablement. Le Roy estimãt que pour lors il ne falloit rien refuser aux Barons, feist le serment requis, & condescend à toute leur demande. Et afin que lesdicts Articles fussent encores mieux gardez, l'Archeuesque de

Cantorbie auec ſes ſuffragans, prononça ſentence d'excommunication, contre ceux qui y cõtreuiendroient. Cela faict, leſdicts Articles furent leuz publiquement en l'Egliſe ſainct Paul à Londres, en la preſence du Roy, des Prelats, Barons & Seigneurs du Royaume, entre leſquels on demandoit, que la grande charte fuſt obſeruee, auec pluſieurs autres prouiſions neceſſaires pour le bien de l'Egliſe & du Royaume. Que le Roy chaſſeroit de ſon pays (ſelon le commandement du feu Roy ſon pere) tous eſtrangers, & ceux qui luy donnoient meſchant & pernicieux cõſeil. Que à l'aduenir toutes les affaires ſeroient decidées par l'aduis du Clergé & des Barõs. Qu'il n'entreprendroit doreſnauant guerre, ne feroit aucune leuée d'impoſt, &

n'alieneroit aucune chose de son domaine, sans le conseil des dessusdicts. Cela despleut merueilleusement au Roy. Toutesfois il fut contraint pour lors d'en passer par la. Tellement que PIERRE DE GAVERSTON fut condãné de vuyder l'Angleterre, & d'estre relegué en Hibernie, mais le Roy ne confirma pour lors les autres Articles. Si est-ce que les Barons & Seigneurs furent fort resiouys, d'auoir gaigné sur luy ce point, que GAVERSTON seroit chassé. Tellement que le Parlement finy, chacun se retira en sa maison fort content. Mais le Roy en reçeut vn tresgrand desplaisir, se voyant priué de celuy duquel il ne se pouuoit passer.

Cela fut cause que cherchãt & recherchãt tous les moyẽs de le pou-

uoir rappeller d'exil, il fut en fin conſeillé par l'vn de ſes plus intimes & fauoris, que pour le faire retourner en aſſeurãce & cõſeruer à l'aduenir ſa fortune auec moins d'enuie, il falloit luy faire eſpouſer la ſœur du Conte deGlouernie, qui eſtoit encores ieune, & bien aymé de tout le Royaume, & ſous la tutelle & garde du Roy. Eſtimãt que par ce moyen tous les Seigneurs endureroyent plus facilement de GAVERSTON, pour l'amour & hõneur qu'ils portoyent au ieune Cõte, eſtant vne fois ſon beau frere. Ce Conſeil auſsi toſt donné, voyla GAVERSTON reuoqué, qui ne demeura gueres, qu'il ne fuſt marié auec la ſœur du ieune Comte, lequel n'en fut content. Mais bien toſt apres, le Roy & ceux qui luy auoyent donné ce conſeil, ſe trou-

uerent grandement deceuz. Car au lieu que GAVERSTON ſe deuoit recognoiſtre pour l'exil qu'il auoit iuſtement ſouffert, & faire ſon profit de ceſte alliance, elle luy enfla le cœur d'auantage, & braua encores plus la Nobleſſe qu'il n'auoit fait auparauant. Et non content de telles brauades, il effemine & infatue le cœur du Roy, & le deſtourne de garder la promeſſe qu'il auoit donnée en plain Parlement, de ne traicter des affaires du Royaume ſans l'aduis des Seigneurs. Il diſpoſe & ſe ioüe comme auparauãt des threſors & Finances de ſon maiſtre, & apres auoir crocheté tous ſes coffres, il le rendit ſi pauure & neceſſiteux, qu'il ne luy demeura vn ſoul pour ſubuenir à la deſpẽſe ordinaire de ſa maiſon. La Royne pareillement ſe trouua en vne ne-

cessité extreme aussi bien que le Roy, à laquelle se voyant reduicte, fut contrainte d'en escrire au Roy de France son pere, non sans vne abondance de pleurs & larmes. Lequel fort estonné d'vn si grand desordre aux affaires du Roy, & d'vn si maigre traictement que receuoit sa fille, par l'artifice de ce mauuais garnement de GAVERSTON, escriuit aux Comtes & Barons d'Angleterre, qu'il s'esbahyssoit comme ils souffroient regner vn tel abus & vne telle insolēce. Cependant l'orgueil & arrogāce de ce galāt croissoit tousiours de pis en pis. Il se mocquoit des plus grands, il nasardoit les mediocres, & se vantoit qu'en despit d'eux, il feroit tout ce que bō luy sembleroit, & n'y auroit homme qui l'en peust empescher. Ce que cognoissans les Barons, &
mesme

mesme que leur trop longue patiẽce estoit cause que GAVERSTON deuenoit plus proterue & insolent : tous d'vne commune & ferme resolution, viennent au Roy, & le prient instamment, de chasser ce mignon hors de sa Cour, en executant les Articles qu'il auoit si sainctement iurez, autrement qu'ils auoient tous protesté de se bander & s'esleuer contre luy comme contre vn periure. Cela luy sembloit fort estrange, parce qu'il ne se pouuoit passer de la compagnie de ce Gascon, mais d'ailleurs, apres auoir balãcé la necessité ou il estoit auec les grands biens & moyens de ces Seigneurs, son impuissance auec leurs forces, il aduisa qu'il luy estoit force de s'accommoder au temps. Tellement qu'il leur accorda la requeste plus par crainte que par

amour, plus par necessité que par vne bonne & franche volonté.

Et en ceste façõ permist que son mignon seroit derechef banny, à telle condition, que si par apres il estoit rencontré, dedans les bornes du Royaume, il seroit aussi tost apprehendé & mis à mort, comme vn ennemy capital de la patrie. Cela fut executé, & à cet effect fut cõduit en France soubs bonne garde, non sans grands regrets & larmes respandues, par ce pauure banny. Le Roy de France ayant entendu qu'il estoit entré en son Royaume, le feist rechercher en toute diligence par ses Preuosts des Mareschaux, ausquels il commanda luy mettre la main sur le collet, & d'en faire punition exemplaire, afin de luy oster les moyens de retourner en Angleterre, pour troubler encores

ſa fille, & broüiller le Royaume. Mais le galand ayant ouy le vent de ceſte recherche, ſerre bagage & ſe retira en toute diligence au pays de Flandres: Ou ne ſe ſentant plus aſſeuré qu'en France, ſenfuit tantoſt en vn lieu, tantoſt en l'autre, comme vn miſerable vagabond, ne trouuant aucun repos ny aſſeurance, tãt il eſtoit bourellé en ſon ame & en ſa conſcience. En fin ſe voyant au deſeſpoir, & ſe repreſentãt d'vn coſté la faueur que le Roy luy portoit, & d'autre coſté l'alliãce qu'il auoit contractée, auec le Comte de Glouernie, duquel il auoit eſpouſé la ſœur, ſe delibere, quoy qu'il aduint, de retourner en Angleterre. Ce qu'il execute auſſi toſt, & menant auec luy quelques Gaſcons, ſe vient ietter entre les bras du Roy. Lequel mettãt ſoubs

le pied tous les ſermens & promeſſes qu'il auoit faictes, le reçeut auec autāt de ioye, comme ſi ce euſt eſté vn Ange deſcendu du ciel, & le retint à ſa ſuite luy & ſon train. C'eſtoit vn peu auparauant la feſte de Noël, laquelle le Roy paſſa à Londres en grande ioye, pour la venuë de GAVERSTON iadis Comte de Cornubie. Mais ſi le Roy s'en reſioüiſſoit, toute la Cour auec la Royne, conceuoit grāde faſcherie de veoir le Roy ſi aſſoté & affolé de ce miſerable. Le bruit courut incontinent par tout, que GAVERSTON eſtoit retourné d'exil. Ce qui engendra vn grand deſpit & creuecueur aux grands & aux petits d'auoir eſté iuſques icy ſi malheureux, que de ne l'auoir encores ſçeu exterminer de la Cour & ſuite du Roy, quelque choſe qu'ils

eussent peu faire. Ce fut alors que tous les plus grands Seigneurs du Royaume, cõsulterent ensẽble par quels moyens ils pourroient mettre fin finale à ce desordre, & aux grands troubles qu'ils preuoyoiẽt infalliblemẽt arriuer, s'il n'y estoit promptement remedié. Ils craignoient comme le feu, d'exciter vne guerre en leur pays, & n'osoiẽt bonnement troubler & trauailler le Roy à guerre ouuerte. Toutesfois apres auoir pesé & balancé les raisons & dangers d'vne part & d'autre, ils trouuerent que pendant que GAVERSTON seroit en vie, le Royaume ne pourroit iamais demeurer en paix & repos: que le Roy seroit tousiours necessiteux: & que la Royne ne seroit iamais bien venue, aymée ny honorée, de son mary comme elle deuoit.

Apres auoir donc consideré diligemment, tous les dãgers du passé & du present, & preueu ceux qui pourroient arriuer, ils resolurent entre eux, de souffrir plustost & endurer toutes choses, que d'estre ainsi ignominieusement mesprisez à l'aduenir par cest estranger. Ils eslisent vn Chef pour la conduicte de leur entreprise, Thomas Comte de Lanclastre, homme de noble & ancienne race, opulent en biens, vaillant au possible, & sur tout homme de bien & de vertu. Iceluy donc par la commune opinion de la Noblesse, enuoye pardeuers le Roy, personnes honnorables, pour le supplier de la part de tous, qu'il leur liurast és mains PIERRE DE GAVERSTON, ou bien qu'il luy commandast de vuyder le Royaume cõme, il auoit

esté ordonné. Le Roy conduit par son mauuais conseil, ne tint pas beaucoup de conte de leur requeste, lequel les quicte là & s'en vient à neuf Chastel sur Tyne, ou il seiourna iusqu'à l'Ascension. Cependant les Barons & Seigneurs considerans que le Roy se mocquoit d'eux, assemblent vne forte armée, qu'ils font suyure apres, non pour faire aucun tort ny fascherie à leur Roy & Seigneur, mais seulement pour prendre GAVERSTON, & en faire iustice selon les iugemens qui en auoient ja esté donnez. Le Roy voyant que ces Barons le poursuiuoyent à guerre ouuerte, comme si ce eust esté quelque bāny ou fuitif, il s'enfuit auec son mignon en grande haste, & se viēt rendre a Tynemuth, ou estoit la Royne, qui le pria à chaudes lar-

mes de demeurer là auec elle. Mais ayant plus de pitié de GAVERSTON que de sa femme, & ne se sentant asseuré, passa plus outre dans vn bateau, & se rendent tous deux a Scardebourg. Auquel lieu y auoit vn fort chasteau, mais il estoit desgarny d'armes & viures. Le Roy cogneut que la place n'estoit pour lors tenable, qui fut cause qu'il s'en vint au pays de VVaruic, laissãt en ce chasteau GAVERSTON, auec quelque nombre de gens ausquels il le baille à garder & commãda de garnir la place de viures. Les Barons ayans descouuert la fuitte du mignon, ils se saisissent des cheuaux, armes, & autre butin qu'il auoit laisse à neuf Chastel, lesquels ils fõt appretier, & les baillẽt en seure garde. De la ils poursuyuent leur homme en toute diligẽce, & le viẽnent

assieger

assieger à ce Chasteau de Scarde-
bourg ou le Roy l'auoit laissé. Et
l'assaillirent d'vne telle furie, qu'en
peu de temps la garnison qui estoit
dedãs, n'y peut plus resister. Et lors
le pauure GAVERSTON voyant
qu'il n'y auoit plus de moyen de
fuyr, se rẽd à eux soubs condition,
que sans aucune exceptiõ, il se sub-
mettoit au iugemẽt des Barons: aus-
quels il ne demande autre chose, si-
non qu'il luy fust permis au moins
encores vne fois, de dire vn mot au
Roy son Maistre, auant que de
mourir. On rapporta soudain au
Roy la prinse de GAVERSTON,
qui en fut tres-marry: il demanda à
parler à luy, & pria les Barons de
luy sauuer la vie, leur promettant,
que s'ils luy accordoient cela, qu'il
feroit tout ce qu'ils vouldroient.
Le Comte de Pembroch trouua la

promeſſe du Roy hõneſte, qu'il ne la falloit meſpriſer: & fut d'aduis qu'on luy accordaſt ſa demande, ſe faiſant fort, ſur peine de perdre tous ſes biens, de leur rendre GAVERSTON ſain & ſauue apres qu'il l'aũroit fait parler au Roy. On luy bailla dõc GAVERSTON en garde, à la charge de le repreſenter ſans aucune fraude, aux iour & lieu ordonnez. Ainſi ce Comte le prend pour le mener vers VValingford, & comme il approchoit d'vn village nommé Dadington pres de VVarvvic, il le baille en garde à ſes gẽs, pendãt qu'il paſſeroit la nuict auec ſa femme. Le Cõte de VVaruic en ayant ouy la nouuelle, ſ'en vient la meſme nuict auec grand nombre de ſoldats, & tire GAVERSTON des mains des gens du Cõte de Pembroch. Or comme on aſ-

ſembla le conſeil, pour conſulter ce qu'õ feroit de GAVERSTON, ſçauoir ſ'il ſeroit plus expedient de le tuer, ou bien le rendre au Roy qui le demandoit: Quelqu'vn de la compagnie, homme de grand cerueau & bien aduiſé, ſe leue & leur parle de ceſte façon. Meſſieurs ce „ ſeroit choſe vaine & ridicule, apres „ auoir long temps couru & pour- „ ſuiuy vne proye, & en fin priſe auec „ toutes les peines & difficultez du „ monde, de la laiſſer eſchapper de „ noz mains, pour courir derechef „ apres. Nous nous deuons ſouuenir „ des deportemens de ce mal-heu- „ reux, des crimes & forfaicts qu'il a „ commis, de la perte & dommage „ qu'il a apporté à toute la patrie, „ des mocqueries, meſpris & braua- „ des qu'il a faict à vn chacun, de l'ar- „ rogance & orgueil dont il a touſ- „

„ iours vsé en tous ses faicts & ses
„ propos. Il faut aussi que no⁹ soyõs
„ memoratifs, des peines & trauaux
„ que nous auons souffert, tant en
„ commun qu'ẽ particulier, des fraiz
„ & despenses innumerables qu'il a
„ fallu porter, de plusieurs fascheries
„ & ennuys, desquelles ie ne voy en-
„ cores le bout, qu'il a conuenu en-
„ durer auãt que prẽdre ceste proye.
„ C'est pourquoy de peur qu'elle ne
„ nous eschappe des mains, & que ne
„ venions à tomber en mesmes in-
„ conueniens, Ie suis d'aduis que cest
„ homme si pernicieux meure plu-
„ stost, que de veoir le Royaume
„ troublé d'auantage, par vne guer-
„ re, dont il est cause. Ce conseil fut
trouué tres-bõ, & fut suiuy de tou-
te l'assemblée. Et incontinent on
fait sortir GAVERSTON de la
prison, lequel eut la teste trenchée,

comme vn contempteur & violateur des loix, & comme vn traiſtre & proditeur du Royſiume. Voyla comment celuy qui autrefois appelloit le Cõte de VVaruic, chien noir par mocquerie, ſentit en fin la morſure piquante de ce Seigneur cõme il luy auoit predit. Le corps de GAVERSTON fut porté par les Iacobins à Oxford, & demeura chez eux plus de deux ans, iuſques à ce que le Roy l'eut faict trãſporter en ſon Palais à Langley, & enterrer en l'Egliſe des Iacobins qu'il y feit baſtir, auſquels il aſſigna reuenu, pour viure & pour prier Dieu, pour l'ame de GAVERSTON & des Roys ſes predeceſſeurs. Auquel lieu, il feit faire vn treſ-beau ſeruice auec autant de pompe, que ſi ce euſt eſté à vn Roy, mais pas vn des Barons & Seigneurs n'y voulu-

rent aſſiſter. Leſquels en fin eſtans venus à bout de leurs deſſeins, enuoyent requerir le Roy, qu'il luy pleuſt confirmer & executer les Ordonnances qui auoient eſté faictes, le menaçant que s'il ne le faiſoit en brief, ils le luy feroient faire par force. Et de faict ayant aſſemblé vne armée, ils viennent occuper tout le pays, qui eſt aux enuirons de Dunſtaplie, le Roy eſtant pour lors à Londres. Les Prelats & le Comte de Glouernie, voyãt que ceſte diuiſiõ eſtoit fort dangereuſe pour tout l'Eſtat, font tout ce qu'ils peuuent, pour compoſer le tout par vne bonne paix, & accorder les deux partis. Il y auoit aupres du Roy des boutefeux, qui empeſchoient ceſte vnion, & qui par faux rapports qu'ils luy faiſoiẽt des Barons, accroiſſoient touſiours le

mal-talent qu'il leur portoit. Le Pape voyant que ces diuisiõs ne pouuoient apporter qu'vne confusion au Royaume, & vne grãde playe à l'Eglise, enuoye expres deux Cardinaux, pour reconcilier ces Princes auec leur Roy, & empescher le cours de ceste guerre qu'il voyoit allumée. Mais les Princes & Seigneurs leur respondirent, qu'ils se passeroient bien de leur conseil, qu'ils auoient en leur compagnie, gens de bien, de vertu & de grande experience, par l'aduis desquels ils s'estoient gouuernez & conduits: qu'ils n'auoiẽt entrepris ceste guerre, que auec iuste raisõ & grãde necessité : qu'ils les prioient de se deporter de cest affaire, de laquelle quand ils seroient bien informez, ils estimoient qu'ils iustifieroient tousiours leurs actions. Or le Roy

se sentant foible, tient son Parlement à Londres l'an mil trois cens treze, ou il fait cõuoquer le Clergé la Noblesse & le tiers Estat. Et la il fait de grandes plaintes deuant tous, du mespris & rebellion que luy auoient fait les Barons, des dõmages qu'ils luy auoiẽt procurẽ n'a gueres à neuf Chastel, & (ce qui luy pesoit plus sur le cœur) de la prise & meurtre commis à la personne de son mignon. Lors les Barons respondent tous d'vne voix, que sauf l'honneur & reuerence qu'ils deuoient a leur Roy, ils n'auoient en rien failly en tout ce dont il s'estoit plaint, ains tout au contraire, que toutes leurs actions meritoiẽt bien plustost son amour & bonne grace, qu'vne disgrace & desfaueur. Quãt aux armes qu'ils auoiẽt leuées, que ce n'auoit point esté contre

contre sa personne ny pour le mespriser en rien, mais bien ne vouloient-ils nier que ce ne fust pour exterminer l'ennemy public du Royaume, qui auoit esté ja banny tant de fois par le consentement de deux Roys, & de tous les Estats du pays: qui auoit esté cause que la renommée du Roy auoit esté diffamée par tous les estrangers : qui auoit pillé & espuisé tout le bien & substance du Roy & du Royaume: qui auoit donné occasion d'vne si longue diuision entre le Roy & ses naturels subiects. Ils adioustent encores à leur propos, qu'ils vouloiét veoir la fin de cest affaire, sans differer plus longuement par paroles & promesses vaines & inutiles. Que iusques icy ils auoient beaucoup despendu & trauaillé, pour cest affaire, pour laquelle mesme ils

auoient mis tous leurs amis en peine, ſans tirer aucun fruict de la reformation qu'ils auoiẽt touſiours deſirée & recherchée. Les Barons parlerent ainſi hardiment & auec telle animoſité, qu'ils proteſterent pluſtoſt mourir, que de remettre l'affaire en autre temps. La Royne ſage & vertueuſe Princeſſe marrie de ceſte diuiſion, fait tout ce qu'elle peut auec les Prelats & le Comte de Glouernie, pour l'apaiſer. Ils courent vers les vns & les autres, taſchant par belles remonſtrances flechir & amollir le cœur des deux partis, & procurer par ce moyen vne bonne reconciliation. En fin ils font tant, qu'ils ameinẽt le Roy à ceſte raiſon, ſçauoir, qu'il depoſeroit toute haine & mal-veillance qu'il auoit contre ſes Barons, & mettroit ſoubs le pied tout ce qui

s'estoit passé entr'eux & luy, pourueu qu'ils s'humiliassent deuãt luy, & demandassent pardon de l'offense qu'ils auroient peu auoir commise contre luy. Et de sa part, qu'ils les receuroit à vne bonne paix & reconciliation sans aucune dissimulatiõ ou faintise: Que pour l'aduenir ils les traicteroit comme ses liges & feaux seruiteurs, & mettroit à execution finale les Articles par eux tant de fois demandez. Et pour le regard de la mort de GAVERSTON qu'il n'en rechercheroit aucun: pour asseurãce dequoy il feroit expedier lettres d'impunité à ceux qui en demanderoient. Les choses ainsi passées & accordées, les Comtes & Barons congnoissans la necessité du Roy, luy offrirent liberalement le quinziesme denier de leur reuenu tempo-

rel. Et en ceste façon chacun s'en retourna de ce Parlement en ioye en paix & en repos. En ce temps mesme, la Royne Isabeau accoucha de son premier fils. Et combié qu'il y eust pour lors plusieurs grands Seigneurs & Dames de Frãce, entre lesquels estoit Louys fils du Roy & frere de la Royne, qui desiroient qu'on donnast au petit enfant le nom de leur Roy. Toutesfois les Seigneurs d'Angleterre ne s'y voulurent accorder, & le nõmerẽt du nõ de son pere Edoüard, à la natiuité duquel toute l'Angleterre en reçeut grãd ioye. Et le pere en conçeut tel plaisir, que cela tempera la douleur qu'il auoit prise de la mort de GAVERSTON. Depuis ce iour là par vne prouidence de Dieu, l'amour du pere au fils commença à s'accroistre & la souuenã-

ce de GAVERSTON s'esuanouit, & le Roy s'accommoda à la volonté de ses Barons.

Toutesfois, comme le naturel de ce Roy estoit muable & inconstant, il ne demeura gueres en cest Estat, par le conseil de Hugues le Despensier, qui succeda à GAVERSTON, *aux mesmes honneurs & malice. Car il r'alluma le feu aucunement esteint, des defiances, haines, & inimitiez entre le Roy & la Royne, qu'il fist chasser du Royaume: & les Barons & Seigneurs, qu'il feist decapiter, comme il sera deduit, par ce petit aduertissement, que i'ay adiousté à ceste histoire, afin de conduire Edoüard iusques au tombeau, comme nous auons faict son mignon.*

Si la condition de Pierre de Gaverston à esté miserable, celle de ce Roy Edoüard le fut encores plus. Froissart au commencement de son histoire, recite qu'il y a eu ordinairement, vne telle rencontre en la succession des Roys d'Angleterre, que entre deux bons, il s'en est trouué vn meschant: entre deux belliqueux & vaillans, vn fayneant: & entre deux sages & prudens, vn dissipateur & prodigue. Cela se recognoist à l'œil, en cest Edoüard, sõ pere, & son fils. Car quant à Edoüard 3. fils de cestui-cy il fut hõme de grand esprit, de grãdes entreprises & grand guerrier, ayant fait souuent paroistre sa vertu & prouesse, tant contre l'Escossois que contre le François, sur lequel apres vne grande victoire il conquist la ville de Calais. Le pere surnommé aussi Edoüard, eut trois vertus entre autres, qui le rendirent espouuentable à ses ennemis, admirable à ses amys, amiable à ses subiects, & recommandable à la posterité. Il auoit grande confiance en Dieu, & grand zele à la Religion Chre-

ſtienne, le vray & ſolide fondement pour bien eſtablir & conſeruer l'Eſtat d'vne monarchie. *Imperiorum robur & firmitas Dei amicitia eſt, ſancta Religio eſt*, diſoit Iſidore. Il auoit propoſé comme il a eſté dit, de faire le voyage de la terre ſaincte & y mener vne armée pour guerroyer les Sarrazins, s'il n'euſt eſté retenu par les guerres Ciuiles, & preuenu de mort: qui eſtoit lors l'exercice de pieté des Roys Chreſtiens, n'ayãs aucuns ennemis de Dieu plus proches à combatre. Ce fut le plus belliqueux & vaillant de ſon temps, comme il monſtra par experience, en pluſieurs belles victoires, qu'il obtint ſur les Eſcoſſois ſes voyſins, en l'vne deſquelles il en deffeit iuſques au nombre de ſoixante mil, ſans faire perte des ſiens, que de ſept mil tant ſeulement: & adiouſta à l'Angleterre toute l'Eſcoſſe. Il fut auſſi fort amateur de ſõ peuple & reciproquemẽt bien aymé d'vn chacun, en teſmoignage dequoy on l'hõnora de ce beau tiltre & ſurnom de bon Roy. Edoüard ſon fils ne luy reſſembla en riẽ qu'au ſeul nõ, ains degenera du tout de ſa race & vertu. Il ſe mocqua & ne tint compte des beaux aduertiſſemens & pre-

ceptes qu'il luy auoit donnez auant ſa mort, dont il encourut iuſtement ſa malediction. Qui fut occaſion (comme remarque VValſingham,) que tout le reſte de ſa vie fut ſuyuie & accompagnée d'vn perpetuel mal-heur, qui le precipita en vne fin encores plus funeſte & miſerable. Car contre le commandement du pere, il profana & prodigua les deniers deſtinez pour la defence de la Religion, & les donna à ſon mignon pour commancer ſon magaſin En quoy il commiſt double crime, de ſacrilege, & d'vne inſigne ingratitude & deſobeyſſance à ſon pere. C'eſtoit vn hõme de neant, ennemy de toute vertu, & gens de bien, leſquels il ne deſiroit pres de luy, ſinon pour ſeruir de montre en ſa Cour, ſubiect à ſes plaiſirs, ne ſe ſouciant aucunement des affaires de ſon Royaume, & qui auoit l'ame poltronne. Les Frãçois luy broüillerent fort la Guyenne, & luy en feirent bien petite part, s'emparant ayſément dès plus belles places pour n'auoir aucune reſiſtence.

Tout ce que ſon pere auoit conquis ſur l'Eſcoſſois, fut auſſi toſt perdu par ſa fayneantiſe. Car le Roy d'Eſcoſſe non ſeulement

mẽt reprint & regaigna ce qu'il auoit perdu, mais empieta ſur luy vne grande partie d'Angleterre, en laquelle il feiſt tel degaſt, qu'il bruſla par deux fois, iuſques à cinq iournees deſtendue de pays. Si ne fut il en rien eſmeu de tout cela, ſe reputant encores aſſez riche & heureux, pourueu qu'il ne fuſt troublé ny interrõpu, aux aiſes & plaiſirs qu'il prenoit auec ſes mignons. En quoy, ie le compareray volontiers à l'Empereur Galien, loiſiueté & laſcheté duquel fut cauſe de la perte & ruyne de l'Empire. Galien s'amuſoit au printẽps, à faire des maiſons de roſes, & en l'Autonne a faire des Chaſteaux de pommes. Et quand on luy venoit annoncer, tãtoſt que l'Ægypte s'eſtoit reuoltée, tantoſt qu'il auoit perdu l'Aſie, tantoſt que les Gaulois auoient ſecoüé le ioug de ſon obeyſſance. Et bien diſoit-il, nous nous paſſerons facilement du lin d'Ægypte, nous viurons bien ſans ceux d'Aſie, nous n'auons que faire des Gaulois. Et ainſi ſe rioit de la perte des autres Prouinces, qu'on luy annonçoit tous les iours. Il fut mal voulu de ſon peuple, qu'il accabla de grands & exceſſifs

imposts, apres auoir vendu, engagé & donné vne partie de son domaine, & tout pour contenter ses mignons. Quel aueuglement ie vous prie, qu'elle indignité, qu'elle cruauté, d'apauurir tout vn Royaume, de faire mourir de faim tant de gens, pour enrichir ie ne sçay quels coquins, qui ne seruent de rien au public. Qu'elle folie & oubliance, de donner à vne ou deux personnes indignes, ce qui suffiroit à recompenser tous les Cheualiers & braues Capitaines d'vn Royaume? O que le Roy est vn mauuais pupille, disoit Alexandre Seuere, qui des entrailles des subiects, n'ourit & esleue gens inutiles, & desquels la republique ne peut esperer aucun bien. Il traicta indignemēt sa noblesse, luy baillant toutes les occasions de mal-contentement, & principalement les Barons & Seigneurs, qu'il hayoit mortellement, par l'induction de son meschant conseil, qui empeschoit par tous moyens, qu'il ne fust bien auecques eux, afin de faire mieux ses affaires. Ioint qu'estāt vitieux & depraué, ne vouloit veoir les gens de biē, & de vertu, qui se plaignoient incessamment, d'vn

tel desordre qu'il voyoient aux affaires de l'Estat. Et d'autant plus qu'il cherchoit vn repos, se plongeãt en delices, d'autant plus Dieu permist qu'il fust moins en repos. Car outre les affaires que luy donnerent les François & Escossois, les Barons & Seigneurs furent contrains luy faire guerre, comme nous auõs dit en la vie de GAVERSTON. Et la Royne se voyant chassée d'Angleterre, se refugia tãtost en France, tantost en Flandres, dont elle retourna auec plusieurs Princes & Seigneurs, qui luy ayderent d'argẽt & de gẽs, pour auoir la raison de luy & de son pernicieux conseil. Il estoit grand hypocrite, pensant couurir vn grãd nombre de faicts enormes, pour auoir basty & edifié vn Cõuent de Iacobins, qui est tout le bien qu'il feist iamais en sa vie. Mais cõme la tache ne se peut cacher à la face de l'hõme, aussi les vices des grands ne se peuuent desguiser quelque pretexte qu'on leur baille. Ce qui est plus à remarquer en ses vices, est la perfidie, & desloyauté. Ses Barons le contraignirent plusieursfois à tenir ses Estats pour reformer les abus de sa Cour, auf-

quels il promettoit mõs & merueilles, a-
uec fermẽt de garder ce qui y estoit resolu,
mais au partir de la se voyant sorty de la
presse, il se mocquoit de sa promesse & n'ẽ
vouloit rien tenir. Cõbiẽ vne Republique
est à plaindre, qui est gouuernée par Chef
si desloyal! Marc-Antoine disoit tres bien,
que la chose la plus calamiteuse en l'Estat,
est quãd la foy est violée, sans laquelle nul-
le vertu peut estre asseurée, nulle socie-
té entre les hommes ne peut subsister,
& principalement quand le Roy qui est
le soustien & la base d'icelle, est mua-
ble & inconstant en ses propos & pro-
messes. Il ne peut autremẽt qu'il ny ait vne
perpetuelle defiãce de luy à ses subiects, &
merite à bõ droict, (cõme dit Aristote du
menteur) qu'on ne s'asseure iamais en luy.
Les Samnites (comme dit Tite-Liue) a-
yans plusieurs fois violé la foy, & allian-
ce qu'ils auoyent auec les Romains, en-
uoyerent vn iour à Rome Ambassadeurs,
pour la renouueller. Mais on leur feist
vne belle response au Senat. Messieurs les
Ambassadeurs, si les Samnites qui vous
ont enuoyez, eussent tousiours gardé leur
foy, on vous eust volontiers ouys, pour

renoüer voz alliances. Mais pource que nous auons souuent apperceu, que lors que vous demandiez paix, vous vous prepariez à la guerre, nous ne nous arresterons plus aux paroles, mais à l'effect & à la chose. Et partãt nous vous faisons sçauoir, qu'en bref nous enuoyrõs vne armée en vostre pays, pour experimẽter, si vous aymez mieux la guerre que la paix.

Or Edoüard se sentant tant de fois trauersé en ses ayses par ses Barons & Seigneurs, qui iustemẽt poursuyuoiẽt vne bõne reformation, il accompagna, par le cõseil de Hugues le Despensier, sa perfidie & desloyauté, d'vne cruauté insigne & memorable. Car feignant luy mesme, qu'il recognoissoit la maladie du Royaume, à laquelle il desiroit remedier, il feist assembler ses Estats. Mais à la verité, c'estoit pour attraper les Princes & Seigneurs, & les faire mourir. Ils s'y trouuent fort volontiers, ne se defiãt de ceste trahison, ains estoient bien ioyeux de veoir le Roy disposé de luy mesmes, à faire ce qu'ils ne luy auoient encores peu persuader. Et alors il en feist apprehender iusques au nombre

de vingt & deux, ausquels il feit trancher la teste. Entre lesquels y auoit Thomas de Lanclastre son Oncle, homme de saincte vie, qui feit plusieurs beaux miracles apres sa mort, & fut en fin canonisé comme tesmoigne Froissart. Quand ie contẽple les faicts & dicts de ce miserable Roy, il semble qu'il ayt practiqué toutes les reigles pernicieuses de ce perdu Machiauel, ou biẽ que Machiauel ayt pris sa vie pour exẽple & patrõ des autres meschãs Roys, & d'où il a puisé ses reigles: cõme est celle qui dit, qu'il suffit à vn Roy faire semblãt d'homme de bien, ores qu'il ne le soit, d'estre plus craint que aymé, d'entretenir diuisions entre ses subiects, de ne craindre à se pariurer, de ne garder sa foy, d'appauurir ses subiects pour les tenir en bride, de faire vne multitude d'Officiers, & plusieurs autres sẽblables. Mais c'est assez parlé de sa vie, sans s'arrester à reciter les autres crimes horribles dont il estoit cõblé. Ie viẽs maintenant à sa fin qui fut aussi honteuse que sa vie. Car apres auoir esté degradé & deposé de la dignité Royale, dõt il s'estoit rendu indigne, les Seigneurs du pays le

feirent mourir d'vne broche rouge de feu, laquelle ils luy lancerent par le fondement.

Hugues le Despensier le ieune n'en eut meilleur marché, ains fut puny selō ses demerites. Car en detestation de sa sodomie, on luy couppa les parties honteuses, & luy fut le cœur arraché & mis au feu, qui auoit couué & fabriqué tant de mauuais conseils, tant de perfidie & trahison. Nous pouuōs iuger par ce petit discours, en quel estat estoit l'Angleterre, durant le regne de ce fol & effeminé Edoüard. Il n'eust plus fallu, qu'vne semēce d'heresie y eust pris pied & racine, pour aduancer sa totale ruyne. Certes elle y eust trouué beaucoup d'accez & de faueur. La diuision du Roy & des Princes luy eust seruy de planche. Elle eust trouué vn Roy, qui pour ne perdre le repos de sa vie brutale, eust plustost souffert toutes sectes, que de les vouloir exterminer. Elle eust rencontré vn conseil de mesme, qui pour mieux pescher en eau trouble, eust tenu la main, à accorder vne liberté de conscience. Elle n'eust manqué d'vn GAVERSTON

ou d'vn Hugues le Despensier, qui pour diuertir vne guerre contre les heretiques, eussent broüillé les cartes & noury diuision entre les Princes Catholiques: & plustost practiqué l'alliance auec tous les diables d'enfer, pour empescher qu'on ne vint a faire recherche exacte de leur vie. Dieu vueille auoir pitié des Republiques, qui sont soubs le ioug d'vn tel Chef, & gouuernées par vn si dangereux conseil.

FIN.